Des confessionnaires embaumant le patchouli

Catholicisme et mondanité dans La Vie parisienne (1863-1900)

Patchouli scented confessionals. Catholicism and society life in La Vie parisienne (1863-1900)

Confesionarios que huelen a patchouli. Catolicismo y mundanidad en La Vie parisienne (1863-1900)

Clara Sadoun-Édouard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/25786>

DOI : 10.4000/assr.25786

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 2 mars 2014

Pagination : 143-161

ISBN : 978-2-7132-2431-7

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Clara Sadoun-Édouard, « Des confessionnaires embaumant le patchouli », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 165 | janvier-mars 2014, mis en ligne le 20 février 2017, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/25786> ; DOI : 10.4000/assr.25786

Clara Sadoun-Édouard

Des confessionnaires embaumant le patchouli

Catholicisme et mondanité dans *La Vie parisienne* (1863-1900)

Les rapports entre une capitale, Paris, et le catholicisme, sont ici appréhendés à travers leur représentation, dans le médium privilégié du *Temps des capitales*, pour reprendre un titre de Christophe Charle (C. Charle, 2009) : la presse parisienne. Les contours et le contexte d'une rencontre, surprenante, sont ainsi montrés dans le *Paris, capitale du XIX^e siècle* (W. Benjamin, 1982 : 60), pour emprunter cette fois un autre titre à Walter Benjamin : la rencontre de *La Vie parisienne*, revue légère et décolletée, avec Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. La référence liminaire à ces deux textes essentiels rend compte d'un contexte particulier : celui de la ville capitale comme une place forte, un lieu de pouvoir, un enjeu civilisationnel, mais aussi celui de l'édification d'un mythe de Paris, de la construction de sa « fantasmagorie », d'une identité propre à la faveur de *la translatio studiorum* de la fin du XIX^e siècle. En effet, dans le cadre de cette *translatio*, Paris semble laisser le rôle de capitale économique du XIX^e siècle à d'autres, pose à la nouvelle Athènes, c'est d'ailleurs le nom de l'un de ses nouveaux quartiers, et édifie une mythologie, encore vivace aujourd'hui, de capitale de l'esprit et des plaisirs terrestres. Dans ce Paris plurivoque naît donc en 1863 une revue d'un genre nouveau : galante et mondaine, elle prétend incarner l'appétit de luxe et de loisir du Second Empire libéral. Pour la situer, citons la définition qu'en donne le Larousse du XIX^e siècle (P. Larousse, 1886-1877 : T. 16, 1301) :

Cette publication s'occupe de mœurs élégantes, de choses du jour, de fantaisies, de voyages, de théâtre, de la mode. [...] *La Vie parisienne* ayant la prétention de s'adresser exclusivement aux gens du monde publie ses articles signés de pseudonymes, pour faire croire au lecteur qu'elle a pour collaborateurs non pas des gens du métier, mais des dandies ou des coureurs de salons. [...] *La Vie parisienne*, qui a un certain succès de vogue, justifié plutôt par son titre que par son mérite réel, devait éclore sous l'Empire, cette époque de décadence, où la liberté n'existait réellement que pour les viveurs et les coureurs d'aventures galantes. C'est un journal qui a établi sa principale clientèle parmi nos élégantes et nos pécheresses en renom. Vous le trouverez dans tous les boudoirs et dans toutes les alcôves. Il est si parisien, si pimpant, et surtout, si croustillant !

Cette revue guère fréquentable est bien oubliée aujourd'hui, mais il ne faut cependant pas méconnaître son influence sur l'époque. Les témoignages abondent,

de Flaubert aux frères Goncourt : tous reconnaissent sa singularité dans le champ médiatique, son succès et son rôle dans l'invention d'une nouvelle galanterie française. Félix Dupanloup (1802-1878) est un peu moins oublié. Tout d'abord, il est resté célèbre par une chanson éponyme paillard qui le montre dans des situations volontairement peu catholiques partout : à l'Opéra ; à l'Odéon, à l'Institut, à l'Assemblée. De fait, celui dont Larousse souligne la « remuante activité », a investi tous les lieux du pouvoir parisien : comme évêque, comme mondain, comme académicien, comme député et comme pédagogue (R. Aubert, E. Van Cauwenberg, 1970 : 1070-1122). Notons également qu'on assiste à un renouveau d'intérêt pour son travail pour l'éducation des femmes depuis le colloque « Éducation et images de la femme chrétienne en France » et, tout particulièrement cette année, pour son rôle dans la réconciliation des deux France autour de Jeanne d'Arc qu'analyse Gerd Krumeich, dans sa *Jeanne d'Arc en vérité* (G. Krumeich, 2012). Ce courant catholique libéral est, comme le note Marcel Prélôt, proche, mais distinct de la démocratie chrétienne et du catholicisme social, il ne procède pas d'une « idéologie majeure », le libéralisme, dont il dériverait. Il est d'abord un « traditionalisme évoluant » puis se définit en opposition à l'intégrisme, incarné notamment par Louis Veuillot. Son ambition est d'« apporter au libéralisme les lumières de la doctrine et le soutien moral des vertus chrétiennes » (M. Prélôt, 1969 : 15) et comme, l'analyse plus récemment Jacques-Olivier Boudon, il apparaît « comme la meilleure arme de reconquête » (J.-O. Boudon, 2001 : 483). Cette rencontre, tout de même improbable, entre une revue galante et un évêque, nous permet d'évaluer l'importance d'une église qui investit Paris dans ses lieux de sociabilité brillante au moment où, à la faveur de la *translatio studiorum*, Paris se réinvente comme une capitale de plaisirs, celle-là même chantée par Offenbach dans l'opéra-bouffe *La Vie parisienne*, au moment même où elle « s'impose comme la capitale religieuse de la France » (J.-O. Boudon, 2011 : 13).

Drôle d'endroit pour une rencontre

Cette rencontre débute sous de mauvais auspices. *La Vie parisienne* connaît ses premiers succès, en 1863, grâce à la collaboration du meilleur ami de son fondateur Marcelin, Hippolyte Taine qui y publie sous le pseudonyme rapidement transparent de Thomas Graindorge, ses « Notes sur Paris ». En effet, au même moment, Taine qui a des ambitions académiques se heurte frontalement à Mgr Dupanloup, chef du parti religieux de l'Institut. Ce dernier s'oppose avec violence à l'attribution d'un prix de l'Académie à Taine pour son *Histoire de la littérature anglaise* et, l'assimilant à Littré et Renan, le présente comme un danger pour la foi et la moralité. Et *La Vie parisienne*, malgré l'anonymat apparent de Taine, prend sa défense, raille la décision de Mgr Dupanloup et oppose son grand âge à la jeunesse et à la liberté de penser par soi-même qu'incarnerait Taine et donc la revue :

Maintenant, que Monseigneur d'Orléans, qui aime à porter sur sa tête la triple couronne d'académicien, d'homme politique et de prélat choisi, a fait des pieds et des mains pour qu'un ouvrage tout littéraire comme celui de M. Taine ne soit pas publiquement couronné, comme il le méritait, cela n'a rien d'étonnant.

L'Académie est une réunion de personnes âgées ; l'âge entraîne parfois un peu de partialité, d'aigreur, et d'ailleurs les principes de M. Taine sont les plus gênants du monde pour les gens qui désirent continuer leur petit train-train de vie, sans secousse, sans discussion, à la faveur d'une lumière douce.

Les principes de M. Taine me font l'effet d'un tas de pavés dans une sacristie. Allez donc déranger cela. [...] M. Taine n'est point un chef de parti, il est tout simplement le représentant le plus éminent de tous les gens qui pensent avec leur propre cerveau, aiment le vrai avant tout, veulent acheter leur bougie eux-mêmes et s'éclairer, eux et leur famille, à leur façon. (*La Vie parisienne*, 1864, 740-741)

Ajoutons que paraît le 20 juin 1864 le décret de l'*Index* pour la France. Cet *Index* qui, selon Loïc Artiaga, constitue un « prétexte pour stigmatiser la France des années 1860 qui s'ouvre aux libéraux et aux anticléricaux, tandis que Napoléon III et Pie IX s'opposent sur la question de l'unité italienne » (L. Artiaga, 2007 : 43), ne condamne pas moins de trois auteurs de la revue : Champfleury, Ernest Feydeau, Alexandre Dumas. De même, notons que cet *Index* avait été précédé de sept mandements d'évêques concernant les « mauvais livres ». Ces « mauvais livres » correspondent à un contexte singulier ; celui de la publication de *La Vie de Jésus* de Renan (E. Renan, 1863) et, dans une moindre mesure, de *La Bible de l'humanité* de Michelet (J. Michelet, 1864). Et dans ce contexte houleux, *La Vie parisienne* choisit un parti-pris singulier, celui du bel esprit qui, en refusant de condamner Renan, renvoie dos à dos les deux partis. Son traitement du débat s'apparente à celui d'un scandale de salons qu'elle traite sous la forme de nombreux échos mondains, de gravures humoristiques, de parodies et autres pastiches. Sous un parti-pris de légèreté, la revue, sans prendre exactement la défense de Renan – certainement trop sérieux à son gré – fait du scandale l'objet de commentaires mondains et ironise : « Déjà des critiques qui passent leur vie à mesurer les entrechats des danseuses et les épaules des actrices, se préparent à le juger et à l'exécuter. Ce sera terrible ! On l'a déjà comparé à Voltaire et à Laménais ! Le pauvre homme ! À sa place je ne me consolerais pas » (*La Vie parisienne*, 1863 : 287-288). Un rédacteur (*La Vie parisienne*, 1863 : 293-295) y déclare malicieusement que « depuis les Trois Mousquetaires, c'est le roman le plus charmant que j'ai lu », le recommande avec malice à « ces femmes si nombreuses qui ne confondent pas la religion avec la dévotion » ; il compare Renan à Fromentin « dont le sentiment délicat et exquis rappelle le plus la manière dont M. Renan conçoit la vie orientale » et conclut par cet envoi provocateur : « Ce n'est pas un roman, c'est un rêve de bonheur et de pureté. » La revue va jusqu'à proposer un texte parodique, intitulé « La Vie de Renan par Jésus » qui, avec cynisme, en résumant les différents chapitres du livre de Renan – lu par Jésus donc – finit par célébrer son succès financier dans le couplet final (*La Vie parisienne*, 1863 : 486).

Ah ! que nous étions mystifiés !
 Renan le dit, et tra la la,
 Ce n'est pas plus malin que ça.
 [...]
 Mais, devons-nous, en fin finale,
 Brûler l'auteur, ou l'encenser ?
 Et son œuvre est-elle infernale
 Ou bien céleste ? Quoi penser ?
 Ne pensez rien, c'est inutile,
 Mais, à la centième édition,
 Faites de bons billets de mille ;
 Entrés en caisse l'addition.
 Renan la fera, tra la la,
 Et rien n'est plus malin que ça.

En effet, pour la revue, le débat théologique sur l'œuvre est anachronique : dans sa vision de la modernité, celle de l'âge du papier, pour reprendre le titre d'une eau-forte de Félix Vallotton publiée le 23 janvier 1898 dans le *Cri de Paris*, c'est le succès commercial qui prévaut face à toute condamnation ecclésiastique. Un autre pastiche met en scène Renan lui-même en train de pasticher, ou plutôt de blasphémer : « O notre père, je travaille à ce que ton règne finisse et que ma volonté soit faite au Collège de France. Pardonne-moi comme je pardonne au libraire Michel Lévy, qui sait bien ce qu'il fait » (*La Vie parisienne*, 1863 : 655). Pour la revue, E. Renan a trouvé un filon lucratif et elle le voit déjà en train de continuer sur sa lancée : « Il n'y a pas que M. Thiers qui écrive l'histoire, il y a M. Renan déjà excommunié. *Saint Paul*, suite de *La Vie de Jésus, la deuxième aux sacristains*. Les douze apôtres y passeront. On va même jusqu'à affirmer que M. Renan donnera le treizième à la douzaine. On dit encore que M. Michel Lévy prépare un transparent lumineux » (*La Vie parisienne*, 1865 : 531). Le parti opposé est aussi soupçonné de profiter de l'aubaine éditoriale et, selon la revue, « Un statisticien affirme qu'on vient de mettre en vente la dix millionième réponse à M. Renan ». Dès lors, ce débat de société ainsi réduit à des questions de boutique, à des stratégies d'éditeurs, constitue une occasion commode pour la revue, au moment de son lancement, de définir sa position de bel esprit, son désengagement au profit du simple amusement. Aussi finit-elle par condamner Renan et les dévots dans un même mépris pour leur esprit de sérieux en faisant de lui « un catholique remarquable » qui « a conservé l'habit et prêche l'incrédulité en costume de dévot » (*La Vie parisienne*, 1864 : 740-741) :

Lorsqu'on sort de lire la Bible de l'humanité, *La Vie de Jésus* semble un énorme plaidoyer pour une petite discussion de mots ; un scrupule de dévote analyse, développe avec un art infini ; d'ailleurs une rêverie si douce qu'elle attire la sympathie et un peu de compassion, car on devine chez l'auteur des souffrances, des doutes douloureux, une lutte perpétuelle contre une crainte vague qui l'envahit sans cesse. – Il y a chez M. Renan un grand artiste et un prêtre révolté ; – c'est ce dernier que l'on a poursuivi à coup de tocsin et que l'on a pieusement assommé à coups de goupillon. Il a tout ce qu'il faut pour faire un catholique et même un catholique remarquable ; s'il ne l'est pas, c'est qu'il n'a pas voulu absolument. Il a prémédité son coup, il a escaladé les murs pour sortir de là. Il a encore des bouts de soutane dans la main : – voilà ce qui

indigne les personnes intéressées et pourquoi les tocsins s'ébranlent. Comprenez la chose : M. Renan a conservé l'habit et prêche l'incrédulité en costume de dévot.

On le voit, *La Vie parisienne* s'intéresse beaucoup aux débats religieux, ce qui peut assurément surprendre dans une revue qui affirme sa légèreté et défraie la chronique par ses propos lestes et ses gravures dénudées, mais cette présence s'explique par son lectorat : mondain, c'est un public qui s'intéresse particulièrement à ces questions, comme en témoigne le courrier des lecteurs. Ainsi, en 1864, un lecteur anonyme réagit à un pastiche qui ridiculise Louis Veuillot en ces termes : « Comment se fait-il, monsieur, que la petite feuille dans laquelle vous écrivez et qui est si fort lue dans un monde essentiellement élégant, et, par conséquent, profondément catholique, ait pris cette couleur d'indépendance parfois aigre qui correspond si mal aux pieux scrupules de ses lecteurs ? (*La Vie parisienne*, 1864 : 679) ». Relevons, à la suite de ce lecteur, la relation d'équivalence : le monde « essentiellement élégant » est « profondément catholique » comme l'ont montré les travaux d'Anne Martin-Fugier (A. Martin-Fugier, 1983). De même, Jacques-Olivier Boudon montre bien, dans son article « Être chrétien dans une ville déchristianisée : Paris au XIX^e siècle », que « le Paris occidental, bourgeois et aristocratique » résiste mieux que le reste de la population parisienne à la déchristianisation avec une pratique dépassant les 20 % à 30 % des habitants, contre 10 % pour la moyenne de la capitale. De fait, quand la revue s'adresse à ses lecteurs, ou plutôt à ses lectrices, elle présuppose aussi leurs « pieux scrupules » et dénonce l'invasion mercantile de la foi à Paris. Ainsi, Gustave Droz y constate que la pratique de la foi sous cette fin de Second Empire s'est éloignée de « la foi des premiers martyrs » et attribue, pour une grande part, la religiosité de ses lectrices à la mode et à un souci de conformité sociale, aussi ironise-t-il sur le « frisson d'horreur » qui a envahi la haute société lors de la parution de *La Vie de Jésus* et rappelle que, si cette aristocratie du nom et de l'argent avait « mangé volontiers un petit morceau de l'antéchrist », c'est sans l'avoir lu faute d'avoir eu « le courage d'affronter deux heures d'ennui pour ouvrir ce livre et éclairer votre conscience ». Il conclut en soulignant le contraste entre la violence de la réaction face à Renan et le caractère mondain, à la mode, mercantile même, de la religiosité telle qu'elle est pratiquée au faubourg Saint-Germain :

Je ne voudrais en aucune façon blesser la susceptibilité de vos convictions, chère madame qui daignez peut-être m'écouter, mais entre nous, je crois qu'à l'heure qu'il est, il se glisse dans le monde une goutte d'indépendance intellectuelle. Les éditeurs catholiques font fortune, je le sais et des milliers de presses à vapeur s'usent à fabriquer les petits livres pieux. Il y a des quartiers entiers envahis par les marchands d'ornements d'église, de saints s'habillant et se déshabillant comme des poupées Hurel, de petits Jésus couleur de chair, disant papa et maman quand on pousse un ressort, de jolies crèches avec de vraies veilleuses, – des bijoux ! et pas trop cher vraiment, si on considère la perfection du travail. Le faubourg Saint-Germain tend à devenir un vaste couvent, je le sais encore, et l'on rencontre à chaque pas des capucins ayant une odeur particulière et les pieds nus ; mais ces pieuses ardeurs ne me paraissent pas prouver les progrès de la foi. (*La Vie parisienne*, 1864 : 287-288)

Photo 1 : Marcelin, détail, « Pèlerinage à Saint-Thomas d'Aquin »,
La Vie parisienne, 1863, p. 102

Photo 2 : Hadol, détail, « À la mi-carême – quelques costumes d'une soirée
où l'on avait proscrit les travestissements profanes »,
La Vie parisienne, 10 mars 1866, p. 130

Mondanité religieuse

Pour *La Vie parisienne*, la religiosité de son lectorat est donc avant tout une affaire de mode et c'est principalement à ce titre qu'elle s'y intéresse pour respecter le programme annoncé par son sous-titre « modes, choses du jour, fantaisies ». Ce type nouveau de revue fonde son projet, et son succès, sur une fiction participative, celle d'un entre-soi mondain qui se présente sous la forme médiatique d'un salon de papier où lecteurs et rédacteurs sont unis dans une connivence de classe. *La Vie parisienne* n'a pas la vocation d'ouvrir sur le monde, elle fonctionne comme une communauté imaginée, pour emprunter ce concept à Benedict Anderson (B. Anderson, 1991), et elle permet à la nouvelle classe bourgeoise issue du Second Empire et de la révolution industrielle de se célébrer dans la légèreté de la fête impériale et de se familiariser avec les codes de la classe dominante antérieure. Cette revue du Tout-Paris, sous sa forme de bréviaire mondain, leur permet de se rendre comme maître et possesseur d'un territoire symbolique fortement codé dans sa topographie, dans ses rites. Parmi ces lieux et ces rites, figurent l'Opéra, les salons, les théâtres, les courses, la sortie au bois, les élégances du jour, les adultères mondains, mais aussi La Madeleine, les conférences d'éloquence sacrée, la période du carême, les manifestations de charité mondaine. Pour *La Vie parisienne* qui s'emploie à définir la grammaire parisienne de la mondanité, la religion catholique, ses fastes, ses rites, ses acteurs font partie prenante de la mythologie du Paris du plaisir et de l'élégance. À ce titre, les églises « chics » jouent un rôle central dans la typologie de ce Paris fantasmé. Ainsi, elle loue dans une église « l'architecture et la décoration [...] de ce style jésuite, de tous les styles religieux le plus confortable et le plus aimable », parle du lieu religieux comme d'un théâtre et souligne sa « mise en scène significative, vivante ! De plus, la mieux appropriée à un culte de bonne compagnie, qui n'est nullement incompatible avec les pompes de ce monde, et qui n'a que faire de se draper dans une rigidité outrée, parce qu'il est sûr de lui-même. » Comme au théâtre, elle admire les toilettes, sur les marches du perron, qui « s'étagent comme à la sortie de l'Opéra » pour finir dans la contemplation profane d'une « belle quêteuse » dont elle vante le « corps, jeté en avant [...] si délicieusement affaissé sur l'appui de la chaise ! La tête, pieusement penchée [qui] met à nu une si jolie nuque ! Aïe !... Aïe !... Aïe !... Ma très chère sœur !... (*La Vie parisienne*, 1863 : 101-102) » L'érotisation est évidente et elle soulignée par l'image, signée (comme l'article) du nom du directeur du journal, Marcelin (photo 1). Il s'y met lui-même en scène en train d'admirer la nuque d'une femme, élégamment vêtue, agenouillée sur un prie-Dieu. En effet, *La Vie parisienne*, que le critique Jules Lemaitre considère comme « le recueil d'écriture le plus profondément imprégné de cette *odor di femina* qui flotte sur le monde depuis qu'Ève s'est dressée parmi les grandes fleurs du Paradis terrestre » (J. Lemaître, 1888 : 295), semble considérer la pratique religieuse comme un des éléments de la séduction des femmes,

au même titre que leur plastique ou que leur coquetterie. Aussi, c'est de fréquemment que la revue invite le lecteur à aller admirer femmes dans leur pratique religieuse. Ce tourisme esthétique-religieux rejoint les constatations de Jacques-Olivier Boudon qui relève « le déplacement des populations parisiennes qui n'hésitent pas à changer de paroisse et se pressent dans les églises du centre parisien où la pompe du culte séduit davantage » (J.-O. Boudon, 2006 : 189) ; de même il note que « si le nombre de communions annuel est si élevé à l'ouest de la capitale, dans les paroisses les plus mondaines, que ce soit celles du faubourg Saint-Germain ou du faubourg Saint-Honoré, c'est que certains fidèles viennent d'ailleurs » (J.-O. Boudon, 2001, 206). Il semblerait donc qu'il y ait bien une géographie mondaine de la pratique religieuse qui rejoigne, en partie au moins, la représentation qu'en donne *La Vie parisienne*. L'église de La Madeleine apparaît comme l'épicentre de cette géographie de la religion élégante et comme un lieu fortement connoté érotiquement. De même, une page illustrée propose des costumes très dénudés pour une « soirée où l'on avait proscrit les travestissements profanes » (*La Vie parisienne*, 1866 : 130). Les jolies femmes en grande chartreuse, en sainte chapelle, en mandement épiscopal, en tronc pour les pauvres ne laissent que très peu à l'imagination. Et on devinera sans peine que celle qui a choisi de se travestir en « souffle divin » (photo 2) fait preuve d'une plus grande audace que celle qui incarne les « mauvaises pensées. » Pour la revue, il y a donc une nette coïncidence entre mondanité, religion et érotisme. C'est pour elle un esprit du temps qu'elle explicite notamment dans un compte-rendu de la pièce *Le Déluge universel* de Siraudin et Clairville donnée au théâtre du Châtelet en 1865. Le journaliste s'étonne du caractère moral de la pièce et constate :

Ce mélange de jambes roses, de mollets agaçants, de poitrines bombées, bien soutenues et de paroles saintes ; cette profusion de costumes cantharidiens entourant de la façon la plus naturelle du monde l'ange du Seigneur et le Saint Patriarche... tout cela est curieux et bien de notre temps. L'Ancien Testament rajeuni par l'intermédiaire du café du Cirque, la voix du Seigneur mise en musique pour les habitués des cafés chantants... tout cela est à noter, et d'autant mieux que personne ne trouve la tentative étrange. (*La Vie parisienne*, 1865 : 516)

Pour la revue, la religion fait partie du luxe ostentatoire de la modernité tapageuse à la fin du Second Empire. Elle est ornée, érotisée et instrumentalisée en signe de distinction. Il est dès lors légitime de se demander ce qu'un évêque comme Mgr Dupanloup pourrait bien venir faire dans cette célébration des richesses et des plaisirs terrestres. Mgr Dupanloup semble tout d'abord appartenir au personnel de la mondanité : la notice qui lui est consacrée dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique* met en évidence les liens qui l'unissent à l'aristocratie. Y sont citées l'enquête de P. Lasserre qui lui attribue pour père « un personnage de haute naissance », « un des grands noms de France » et affirme que « cette origine était connue dans le faubourg Saint-Germain, qui considéra toujours Dupanloup comme l'un des siens » (P. Lasserre, 1925, 211-212). De même, on y apprend que Dupanloup, ami du jeune duc de

Rohan, est mis en contact par ce dernier avec « l'élite de la société française » et que « sa renommée dans le Paris mondain de la Restauration fut bientôt telle qu'il fut chargé de l'éducation de l'héritier du trône et de celle des jeunes princes d'Orléans ». De même, R. Aubert signale qu'il avait « un certain goût de la gloire auquel il ne fut jamais insensible » et que, nommé vicaire à Saint-Roch, « il s'adonna de plus en plus à la direction spirituelle, confessant beaucoup [...] surtout des gens du grand monde » (R. Aubert, E. Van Cauwenberg, 1970, 1071-1072). Celui que Léon Bloy surnomme le « Trissotin violet ¹ » est donc un familier du monde que décrit la revue. Sa carrière mondaine se poursuit quand il devient professeur d'éloquence en 1842 et elle est tout à fait établie quand ses conférences en Sorbonne rencontrent un grand succès et que son séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet accueille les fils de la noblesse et de la haute bourgeoisie. C'est dans ce séminaire qu'il éduque Renan et son ancien protégé, dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, le qualifie de « l'homme le plus à la mode du clergé parisien » (E. Renan, 1883 : 176). Comme *La Vie parisienne*, Mgr Dupanloup apprécie les églises richement ornées et *Le Grand Dictionnaire universel du dix-neuvième siècle* rapporte qu'« il aime [le luxe] de son église ; c'est l'homme des belles chapelles brillamment ornées, des tapis, des fleurs, des lustres » (P. Larousse, 1866-1877 : 1406). Du reste, on pourrait rapprocher dans une certaine mesure son style oratoire de celui de la presse mondaine, tel qu'il était pratiqué dans *La Vie parisienne* : l'Abbé Lagrange explique dans la préface à ses *Lettres sur l'éducation des filles* qu'il préférerait la forme de lettres « plus libre et plus vive que la forme didactique, afin de mettre plus de variété et d'intérêt dans l'ouvrage (...) Il semble, en les lisant, qu'on se promène à sa fantaisie, par des sentiers capricieux, à travers une campagne agréable et fertile » (F. Dupanloup, 1879). Il est aussi l'évêque des mondains sinon un évêque mondain. Mgr Dupanloup appartient bien au *Tout-Paris* de l'époque et, à ce titre, il occupe une place importante dans la *dramatis personae* de *La Vie parisienne*. La revue le met en scène sous les traits de l'abbé Gerlon, pétri d'onctuosité et de bienveillance pour les péchés de ses fidèles, sensible à leurs charmes et à leurs petits tourments. Il le montre entouré d'élégantes comme une cantatrice entourée de galants : « Dépêchez-vous, fendez la foule, si vous voulez être placée, car l'abbé Gerlon prêche aujourd'hui sur l'abstinence, et quand l'abbé Gerlon prêche, c'est comme si la Patti chantait ² » (*La Vie parisienne*, 1864 : 175-177). Son portrait est celui d'un homme de salon :

1. « Ce porte-mitre, qui fut la honte de l'épiscopat le plus médiocre qu'on ait jamais vu, est considéré comme un porte-foudre intellectuel par ceux-là mêmes qui méprisent l'étonnante bassesse de son caractère. De Pavone Lupus factus, disait-on à Rome pendant le Concile, en décomposant le nom de Mademoiselle sa mère. [...] la dysenterie littéraire de ce Trissotin violet, dont le plus infime journaliste hésiterait à signer les livres, passe dans le monde catholique pour le débordement du génie ». (L. Bloy, 1872 : p. 32)

2. Z [Droz G.], « Souvenirs de carême », *La Vie parisienne*, 1864, p. 175-177.

Il voit l'état de l'âme avec une finesse de tact et une sûreté de coup d'œil qui vous évite mille embarras ; de sorte qu'étant, par-dessus le marché, homme d'esprit et du monde, il vous rend presque agréable le récit de ces petites faiblesses dont il vous a soufflé la moitié. [...] le timbre de sa voix, la finesse de son regard trahissent la distinction native et révèlent cette fleur d'adorable courtoisie qui ne saurait nuire au ministre de Dieu et dont on ne peut se passer de ce côté-ci de la rue du Bac. Si Dieu veut qu'il y ait dans le monde un Faubourg Saint-Germain, et l'on ne saurait nier qu'il le souhaite, n'est-il pas juste qu'il nous donne un ministre parlant notre langue, et comprenant nos délicatesses ? [...] vous n'amènerez jamais une femme du monde à raconter ses petites affaires au fils de son fermier, en lui disant mon père. (*La Vie parisienne*, 1864 : 175-177)

La revue va jusqu'à imiter l'évêque par une série de textes intitulés « Les conférences du Père Z » où un Dupanloup de fiction traite de sujets tels que la coquetterie des femmes, le mariage, la conduite dans le monde... Si le ton est manifestement parodique, ces textes correspondent bien à une réalité : Mgr Dupanloup est l'auteur de nombreuses lettres épiscopales adressées aux femmes et il est le directeur de conscience de certaines mondaines. Comme son alter ego de *La Vie parisienne*, il montre une certaine tolérance et compréhension de leur sort. Ainsi, il écrit à une jeune mondaine : « C'est bien une nécessité, quand on est du monde, de vivre dans le monde ; et si la piété est utile à tout, c'est bien à traverser la vie mondaine sans y perdre la vie chrétienne » (Lagrange, 1894 : 401). Cette tolérance et cette connaissance des rites mondains lui donnent une place toute trouvée dans la revue du beau monde. L'évêque croise le chemin de la revue en 1865 quand il lance une campagne contre le luxe (ce qui montre bien à quelle catégorie sociale il s'adresse), *La Vie parisienne* répond en juillet avec une double planche de gravures ironiquement intitulée « Le luxe d'après l'Évangile selon Saint Dup » (*La Vie parisienne*, 1865 : 413). Selon elle, celui qu'elle nomme Saint Dup... condamne les toilettes, Trouville, les bottes, les étrennes, la littérature, l'art, les fêtes luxueuses, les entreteneurs, les enfants, les chiens de luxe, les palais (photos 3 et 4)... Et, en décembre, elle lui répond directement en défiant l'autorité épiscopale :

Durant l'année qui vient de s'écouler, mesdames, on a dirigé contre vous la plus audacieuse, la plus inouïe de toutes les tentatives. On a osé porter la main sur le plus joli saint de votre chapelle, et crier holà contre votre coquetterie. Heureusement, il est parfaitement démontré qu'un sermon n'a jamais converti personne, et vous n'en serez ni plus ni moins coquettes que par le passé, ce dont je vous félicite. (*La Vie parisienne*, 1865 : 717)

Les analyses de Thorstein Veblen dans sa *Théorie de la classe de loisirs* (T. Veblen, 1899) sont tout à fait éclairantes pour comprendre les relations que peuvent entretenir la mondanité, incarnée par la revue, et la religion catholique. Pour lui, cet attachement à la religion participe de la consommation ostentatoire de la classe de loisirs au même titre que le luxe vestimentaire. Ce rapport pourrait bien être résumé dans ce dialogue humoristique trouvé dans la revue : une jeune mariée oppose la cérémonie nuptiale religieuse à celle de la mairie :

Ici le monde – là le ciel ; ici la prose grossière de l'homme d'affaires – là, la poésie céleste. Le mari répond « Mais, chère amie, vous ne savez peut-être pas que le mariage à la mairie se fait gratis, tandis que »... je lui mis la main sur la bouche pour l'empêcher d'achever, il me sembla qu'il allait dire quelque impiété.

Gratis... Gratis ! Voilà précisément ce que je trouve inconvenant. (*La Vie parisienne*, 1865 : 323-325)

Plus de cheveux, plus de teint rose,
plus d'yeux langoureux, plus de dents,
et surtout plus de crinoline ; on la
remplacera par un pantalon de cava-
lerie garni de cuir : c'est sérieux et
inusable.

Photo 3 : Hadol, détail (plus de cheveux), « Du luxe d'après l'Évangile selon saint Dup... », *La Vie parisienne*, 29 juillet 1865, p. 413

Plus de littérature.
plus d'art. — Bienheu-
reux les simples ! —
Ouf, je suis un crétin,
et je m'en fais gloire,
puisque l'esprit, c'est
du luxe.

Photo 4 : Hadol, détail (plus de littérature), « Du luxe d'après l'Évangile selon saint Dup... », *La Vie parisienne*, 29 juillet 1865, p. 413

Des femmes (et quelques hommes) sous double influence

La Vie parisienne est une revue grivoise qui flatte un lectorat masculin et hétérosexuel, elle prétend s'adresser exclusivement aux femmes. C'est en partie une fiction visant à créer un effet de voyeurisme libertin, mais la présence d'un lectorat féminin est avérée et elle emploie également des collaboratrices. Parmi elles, Brada, Comtesse de Puliga nous permet d'analyser plus avant les relations complexes qui unissent Mgr Dupanloup à *La Vie parisienne*. Brada (son nom de plume à *La Vie parisienne*) a donné le récit de ses mémoires dans *La Revue hebdomadaire* (Brada, 1924) et ce texte constitue un apport singulier à notre réflexion. Elle y raconte comment, laissée sans ressource après les décès de son père et de son mari, elle passe sous une double tutelle : celle de Marcelin qui l'emploie à *La Vie parisienne* et lui permet de subvenir à ses besoins et à ceux de ses enfants et celle de Mgr Dupanloup, qui s'emploie à diriger sa conscience. Immédiatement, après avoir mentionné Marcelin « qui était devenu un conseiller dans [sa] vie et dont [elle] appréciait la sagesse philosophique » (Brada, 1924 : 417-419), elle évoque « l'intérêt et la paternelle bienveillance de Mgr Dupanloup », et elle reçoit de sa main l'autorisation de poursuivre à *La Vie parisienne*, elle lui soumet ses articles et il lui écrit : « je viens de lire [...] toutes vos pages imprimées, tout cela est charmant et irréfutable. [...] Comme fond, comme style, tout cela est excellent » et Brada de se sentir « soutenue » et d'entrer « définitivement dans la voie dont [elle ne devait] plus se détourner ». Il l'encourage, à son tour, et la comparant à Madame de Girardin, il lui prédit un mérite encore plus grand. Comme nous le voyons, la revue n'est pas si sulfureuse que cela aux yeux de Dupanloup et nous pouvons également constater que le directeur de la revue légère et l'évêque s'entendent tacitement pour diriger la vie professionnelle de Brada. De même, pour mentionner une autre collaboratrice à succès de *La Vie parisienne*, Marie de Mirabeau, nous savons que Dupanloup préface une de ses publications, un ouvrage pieux intitulé *Prières et Pensées chrétiennes*, ce qui la lance dans une carrière littéraire qu'elle continue, paradoxalement, à *La Vie parisienne*. Le lien avec Gyp (la collaboratrice la plus célèbre de la revue), sa fille, est donc aisé à établir. Cette dernière ne fait pas mystère de sa foi : son ami Michel de Missoffe estime que « née aristocrate, elle sent, elle pense, elle agit et réagit en aristocrate. Rebelle à toute discipline, elle s'incline devant celle que la foi catholique impose à ses fidèles » et il cite à l'appui une de ses lettres : « Je suis catholique comme je suis Française, profondément, absolument. J'aime de toutes les forces instinctives qui sont en moi mon Pays et mon Église. Je les aime aussi de toute la force de raisonnement – oh ! pas considérable la force ! – dont je dispose » (M. de Missoffe, 1932). Notons de plus, à la suite du colloque consacré à Dupanloup éducateur (F. Mayeur, J. Gadille, 1980) que Brada n'est certainement pas un cas isolé : Irénée Noye a recensé pas moins de 30 000 lettres (correspondance passive) adressées par ses « dirigées » à Dupanloup (I. Noye, 1980 : 41) et Jacques Gadille et Jean Godel (J. Gadille, J. Godel, 1980 : 15)

constatent que « ses activités de catéchiste de La Madeleine, de supérieur du petit séminaire de la capitale lui ayant permis de constituer comme un réseau très dense de relations avec l'aristocratie provinciale, nationale et européenne, notamment avec les mères et les filles, il sut garder avec elle des relations très étroites. [...] Les talents du directeur spirituel ne font qu'étendre les dons de l'éducateur. » Parallèlement, Jean-Louis Desbordes, en analysant ses écrits consacrés à l'éducation des femmes (J.-L. Desbordes, 1980 : 25-39), établit que Dupanloup, en condamnant l'oisiveté des femmes du monde, en dressant « un réquisitoire contre la frivolité », les destine aux travaux de plume et d'art, « domaine commun à l'homme et la femme ». Jean Godel présente enfin le cas de Netty et de Stéphanie de Virieu, toutes deux dirigées dans leur écriture par l'évêque (J. Godel, 1980 : 47-59). Comme on le voit, Brada n'est certainement pas la seule à avoir été dirigée dans ses travaux littéraires par Dupanloup. Sa singularité réside peut-être dans la nature de sa collaboration à *La Vie parisienne* qui semble contrarier le refus de Dupanloup de « toute littérature mauvaise ou légère » (J.-L. Desbordes, 1980 : 32). Comment le directeur de conscience a-t-il pu s'accommoder de la légèreté des nouvelles de Brada publiées à *La Vie parisienne* ? Tout d'abord, la situation professionnelle de Brada, qui subvient à ses besoins par l'écriture, rejoint les vues de l'évêque qui veut « prêcher le travail » aux « dames du monde » (J.-L. Desbordes, 1980 : 35). Nous pouvons également trouver un élément de réponse en évoquant le cas d'Henri Lavedan, un autre collaborateur assidu de la revue, également « dirigé » de Dupanloup. Ainsi, Louis Chaigne intitule un des chapitres de son *Histoire de la littérature française* « Henri Lavedan, l'élève de Dupanloup ». Nous y apprenons en effet que son père, Léon Lavedan, directeur du *Correspondant* était très lié à l'évêque, et qu'il avait donc confié l'éducation du jeune Henri au petit séminaire d'Orléans que l'évêque dirigeait. Aussi quand ce dernier est reçu à l'Académie française en 1899, le marquis Costa de Beauregard rappelle que certains le considèrent toujours comme « le bon petit enfant de Monseigneur Dupanloup » (Costa de Beauregard, 1899) et lui pose la question suivante : « Êtes-vous un dilettante qui se promène simplement sur le boulevard pour le plaisir d'y cravacher les masques qui passent, ou bien êtes-vous, comme d'aucuns le prétendent, un apôtre en mission chez les Gentils ? » En somme c'est cette formule que nous aimerions développer : nous ne pouvons pas supposer que Mgr Dupanloup encourageait la collaboration à *La Vie parisienne*. Mais – ce qui est clairement établi dans le cas de Brada – loin de la condamner, il l'autorisait. Peut-être s'agissait-il aussi d'une « mission chez les Gentils » qui lui permettait de tempérer les excès de la modernité médiatique tout en tolérant certaines audaces et licences ? C'est ainsi que le critique Armand de Pontmartin peut dire de Brada que « c'est *La Vie parisienne*, mais *expurgata* » (A. de Pontmartin, 1880 : 64), c'est-à-dire rendue acceptable, et peut-être utile et susceptible, pour citer Marc Angenot, « d'enseigner une herméneutique sociale, avec les prudences nécessaires, tout en laissant les Emma Bovary rêver d'un monde où on ne rencontre que des ducs, des marquis

et des princes » (M. Angenot, 1989). Enfin, cette relation privilégiée entre la revue du libertinage mondain et le catholicisme est sans doute plus manifeste encore en la personne de Paul Bourget : ce dernier publie dans la revue sa *Physiologie de l'amour moderne* en 1891, quand il amorce son retour au catholicisme. Ce retour, consacré en 1900 par la publication de son roman *L'Échéance*, s'accommodera de la poursuite de sa veine mondaine. De fait, nous pouvons rapprocher cette parfois discrète tutelle de Dupanloup sur la littérature mondaine, des analyses que Loïc Artiaga a produites sur la littérature populaire dans son livre *Des Torrents de papier* (L. Artiaga, 2007). Comme le note J.-Y. Mollier dans sa préface, « L'orthodoxie catholique a compris assez rapidement qu'il ne servait à rien de refuser le mouvement du siècle et qu'il fallait au contraire répondre aux désirs nouveaux tout en s'efforçant de les canaliser. » La hiérarchie catholique s'est donc employée à canaliser cet océan de fiction en faisant de « la culture médiatique naissante » « un moyen d'apostolat » « au service du catholicisme ». Dans ce livre, Loïc Artiaga souligne le rôle de la presse catholique et de Louis Veuillot dans les condamnations ; nous pouvons donc risquer l'hypothèse que Dupanloup, s'adressant à un public mondain, a choisi une voie plus moyenne, moins violente, en exerçant une influence discrète sur les auteurs et les lecteurs de la presse et de la littérature mondaine.

Alliés objectifs

Nous venons d'évoquer la violence de Louis Veuillot. Pour la situer, rappelons une plaisanterie attribuée dans la préface des *Œuvres complètes* de Veuillot à *La Vie parisienne* : « Quelle est la différence entre Monseigneur Dupanloup et M. Veuillot ? – C'est que le premier est violet et le second violent » (L. Veuillot, 1924 : IX). Nous voyons que la plaisanterie n'est que gentiment irrévérencieuse, qu'elle oppose Louis Veuillot, le catholique énervé et vindicatif, au chic et à la bonne compagnie du violet de la robe de l'évêque. En effet, nous n'avons pas cherché à unir étroitement Mgr Dupanloup et *La Vie parisienne*, mais nous aimerions avoir montré qu'un lien existe dans leur relation à la classe de loisir. En somme, *La Vie parisienne* contribue à lui donner ses codes sociaux et son divertissement quand Mgr Dupanloup s'emploie à diriger ses rites et sa foi. De plus, *La Vie parisienne* et Dupanloup ont un ennemi commun, ils sont unis dans l'adversité face à Louis Veuillot. En effet, le grand adversaire de Dupanloup n'a pas de mots assez vifs, dans *Les Odeurs de Paris*, pour s'en prendre à *La Vie parisienne*, qualifiée de « canal par où le grand monde et le demi-monde coulent l'un dans l'autre et tendent réciproquement et rapidement à cette heureuse confusion qui sera tout le monde » (L. Veuillot, 1867 : 427-429). Comme le constate L. Ollé-Laprune dans *La Vie intellectuelle du catholicisme au XIX^e siècle* (L. Ollé-Laprune, 1897), « Dupanloup travaillait à rapprocher l'Église et le monde moderne, Veuillot à les séparer. ». Ollé-Laprune expose leurs positions

respectives en décrivant « Dupanloup vigoureux ennemi de toute erreur philosophique » et « montrant surtout par où l'idée catholique peut conquérir le monde », et Veuillot « rappelant surtout comment, pour le conquérir, elle ne doit laisser approcher d'elle-même rien qui vienne de ce qui, dans le siècle, est mauvais ou suspect ». La presse, même mondaine, joue un rôle capital dans cette acceptation, cette pacification, du monde contemporain par Dupanloup et dans l'affirmation que le catholicisme garde un rôle central dans les codes et valeurs de la classe dominante. D'ailleurs la revue et l'évêque ont un projet commun : s'adressant tous deux à la bourgeoisie, ils ont la commune intention, chacun à leur manière, de lui fournir des codes. Ainsi, la revue est célèbre pour la publication en feuilleton de *M., Mme et Bébé* de G. Droz (le même qui parodiait Dupanloup) : c'est un best-seller qui propose une nouvelle vision de la famille, il suggère au père de s'occuper de ses enfants et de traiter sa femme en maîtresse. À la même époque, Dupanloup multiplie les lettres sur la paternité, l'éducation des filles, la place de la femme dans le couple. S'il est indéniable qu'ils participent tous deux à un certain *Zeitgeist*, il est possible que l'affinité de leur propos ne leur ait pas semblé évidente. C'est pourtant aujourd'hui de nombreux commentateurs de l'histoire de la famille. Dès 1896 Gabriel Compayré note leur proximité sur cette question en associant « des portraits moraux comme ceux qu'on trouvera dans *L'Enfant* de Dupanloup » et « des portraits de fantaisie poétique ou humoristique comme en ont esquissé Champfleury, G. Droz, dans leurs livres sur l'Enfant » (G. Compayré, 1896, XX). De même Lucette Czyba associe G. Droz et Dupanloup dans son ouvrage sur la Femme dans les romans de Flaubert, mythe et idéologie, comme des « théoriciens, désireux d'associer le père à l'œuvre éducative de la mère, comme Mgr Dupanloup dans *De l'Éducation*, de promouvoir une conception nouvelle de la paternité [...] comme G. Droz auteur de *M., Mme et bébé* » (L. Czyba, 1983 : 363). Citons enfin Élisabeth Badinter qui dans *L'Amour en plus*, voit leurs approches comme complémentaires :

Dupanloup fut l'un de ceux qui associèrent constamment le père à l'œuvre éducatrice de la mère [...]. Cependant, il reste toujours au niveau des propositions générales [...]

Plus explicite, au contraire, est Gustave Droz, auteur d'un best-seller des années 1866 : *Monsieur, Madame et Bébé*. Il s'adresse aux deux parents ensemble et encourage les hommes à avoir des rapports plus étroits avec leur enfant. (E. Badinter, 1980 : 283)

On le voit, Dupanloup et la revue s'adressent au même public, dans le contexte d'invention d'une nouvelle classe bourgeoise à la faveur de la libéralisation du Second Empire. Ils sont amenés à se rencontrer et contribuer, ensemble, à la construction d'un nouveau Paris, un Paris élégant, mondain et festif qui intègre le catholicisme dans son éclat. Cette rencontre accompagne, en outre, selon les termes de Jacques-Olivier Boudon, l'invention d'« un nouveau type de catholique, encore attiré par les églises, mais qui s'est détaché des prescriptions obligatoires » (J.-O. Boudon, 2006 : 183), dans un Paris qui « se présente comme

un laboratoire particulièrement opérant pour analyser le passage à la modernité » et « la transformation du statut de la foi » (Boudon, 2001 : 16). Le regard que porte les catholiques sur Paris n'est donc pas seulement celui, horrifié, de Louis Veuillot, comme l'a bien montré Jacques-Olivier Boudon, il est multiple « tant sont nombreuses les manières d'exprimer sa foi dans le Paris du XIX^e siècle » (J.-O. Boudon : 182) : à travers cette rencontre entre Dupanloup et la presse mondaine un autre regard se dessine, celui d'un catholicisme qui fait preuve d'un désir de conciliation avec l'évolution des mœurs et cherche à garder son influence sur la bourgeoisie de façon diffuse c'est-à-dire pas seulement avec des journaux dogmatiques et militants (on se souvient de l'échec de *L'Ami de la religion* lancé pour répondre à *l'Univers*), mais par une influence mondaine et discrète dans le champ médiatique. En acquiesçant tacitement à un nouvel art de vivre, il peut garder une influence sur la bourgeoisie, classe sociale en recomposition, susceptible de lui échapper par son exposition aux idées nouvelles, par les femmes, par son appétit de distinction, et ce par le canal des journaux mondains, fussent-ils grivois. Dans ce Paris de la fête impériale, ce catholicisme prend toute sa place entre les fastes des bals et un gallicanisme qui s'accommode des libertés de l'esprit français, incarné dans la presse mondaine.

Clara SADOUN-ÉDOUARD

Philixte (Études littéraires, philologiques et textuelles)

Université libre de Bruxelles

clara.edouard@gmail.com

Bibliographie

- ANDERSON Benedict, 1991, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism* (revised and extended ed.), London, Verso.
- ANGENOT Marc, 1989, « La fin d'un sexe : le discours sur les femmes en 1889 », *Romantisme*, n° 63. p. 5-22.
- ARTIAGA Loïc, 2007, *Des torrents de papier, catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, Limoges, Presses univ. de Limoges.
- AUBERT R. ; AUBERT R. et VAN CAUWENBERG E. (dir.), 1970, « Dupanloup », *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, tome quatorzième, Paris, Letouzey et Ané, p. 1070-1122.
- BADINTER Élisabeth, 1980, *L'Amour en plus*, Paris, Flammarion, p. 283.
- BENJAMIN Walter, 1982, « Paris capitale du XIX^e siècle », *Das Passagen-Werk (le livre des Passages)*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, p. 60-77.
- BLOY Léon, 1887, *Le Désespéré*, Paris, A. Sociat.
- BOUDON Jacques-Olivier, 2001, *Paris, capitale religieuse sous le Second Empire*, Paris, Cerf.
- , « Être chrétien dans une ville déchristianisée : Paris au XIX^e siècle », 2006, in Boudon J.-O., Thélamon F. (dir.), *Les Chrétiens dans la ville*, Publications des Univ. de Rouen et du Havre, p. 181-195.

- BRADA [Comtesse de Puliga], « Mes débuts littéraires », *La Revue hebdomadaire*, 26 (7 juin 1924), p. 402-420. Brada [pseudonyme]
- , « Mes débuts littéraires II », *La Revue hebdomadaire*, 27 (5 juillet 1924), p. 56-73.
- CHARLE Christophe (dir.), 2009, *Le Temps des capitales culturelles*, Seyssel, Éditions Champ Vallon.
- COSTA DE BEAUREGARD, 1899, réponse au discours de M. Henri Lavedan, discours prononcé dans la séance publique du 28 décembre 1899, Paris, palais de l'Institut.
- COMPAYRÉ Gabriel, 1896, *L'Évolution intellectuelle et morale de l'enfant*, Paris, Hachette.
- CZYBA Lucette, 1983, *Les Femmes dans les romans de Flaubert : mythes et idéologie*, Lyon, Presses univ. de Lyon.
- DUPANLOUP Félix, 1879, *Lettres sur l'éducation des filles et sur les études qui conviennent aux femmes dans le monde*, Paris, Dounio Gervais.
- DESBORDES Jean-Louis, « Les écrits de Mgr Dupanloup sur la haute éducation des femmes », in Mayeur F., Gadille J. (dir.), 1980, *Éducation et images de la femme chrétienne en France, au début du XIX^e siècle*, Lyon, l'Hermès, p. 25-39.
- GADILLE Jacques, GODEL Jean, « L'héritage d'une pensée en matière d'éducation des femmes », in Mayeur F., Gadille J. (dir.), 1980, *Éducation et images de la femme chrétienne en France, au début du XIX^e siècle*, Lyon, l'Hermès, p. 15-24.
- GODEL Jean, « De quelques femmes de lettres et de leur influence sur la pensée de Mgr Dupanloup au sujet de l'éducation intellectuelle des femmes », in Mayeur F., Gadille J. (dir.), 1980, *Éducation et images de la femme chrétienne en France, au début du XIX^e siècle*, Lyon, l'Hermès, p. 47-59.
- KRUMEICH Gerd, 2012, *Jeanne d'Arc en vérité*, Paris, Tallandier.
- LAGRANDE évêque de Chartres, 1894, *Vie de Mgr Dupanloup*, tome troisième, Paris, Librairie Ch. Poussielgue.
- LAROUSSE Pierre (éd.), 1866-1877, article « Dupanloup », in *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle : français, historique, géographique, mythologique, bibliographique...* T. XVI, Paris, administration du grand dictionnaire universel, p. 1406-1407.
- , 1866-1877, article « Vie parisienne », *grand dictionnaire universel du XIX^e siècle : français, historique, géographique, mythologique, bibliographique...* T. XVI, suppl., Paris, Administration du grand dictionnaire universel, p. 1301.
- LASSERRE Pierre, 1925, *La Jeunesse d'Ernest Renan, histoire de la crise religieuse au XIX^e siècle*, tome I, Paris, Garnier.
- LEMAÎTRE Jules, 1888, « Gyp et *La Vie parisienne* », *Impressions de théâtre*, première série, p. 295-300, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie.
- MARTIN-FUGIER Anne, 1983, *La Bourgeoise : femme au temps de Paul Bourget*, Paris, Grasset.
- MAYEUR Françoise, GADILLE Jacques (dir.), 1980, *Éducation et images de la femme chrétienne en France, au début du XIX^e siècle*, Lyon, l'Hermès.
- MICHELET Jules, 1864, *La Bible de l'humanité*, Paris, F. Chamerot.
- MISSOFFE Michel, 1932, *Gyp et ses amis*, Paris, Ernest Flammarion.
- NOYE Irénée, « Dupanloup maître spirituel, d'après son journal intime », in Mayeur F., Gadille J. (dir.), 1980, *Éducation et images de la femme chrétienne en France, au début du XIX^e siècle*, Lyon, l'Hermès, p. 41-46.
- PONTMARTIN Armand de, 1880, *Les Nouveaux samedis*, vol. 9.
- PRÉLOT Marcel, 1969, *Le Libéralisme catholique*, Paris, Armand Colin.

RENAN Ernest, 1863, *La Vie de Jésus, Histoire des origines du christianisme*. 1, *Vie de Jésus*, Paris, Michel-Lévy frères.

–, 1883, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, Calmann Lévy.

VEBLEN Thorstein, 1899, *The Theory of the Leisure Class, an Economic Study of the Institutions*, New York, Macmillan [trad. fr., *La théorie de la classe des loisirs*, Paris, Gallimard, 1970].

VEUILLOT Louis, 1867, *Les Odeurs de Paris*, Paris, Palmé.

–, 1924, *Cœuvres complètes*, volume I, s.l., Lethielleux.

Articles anonymes ou sous pseudonyme de *La Vie parisienne*

Anonyme, « La Vie de Renan, par Jésus », *La Vie parisienne*, 1863, p. 486.

DUPUY D. (pseudonyme), « Ce dont on parle, *La Vie de Jésus* par Renan », *La Vie parisienne*, 1863, p. 293-295.

G., « À propos du Déluge universel », *La Vie parisienne*, 16 septembre 1865, p. 516.

J., « Bibliothèque de l'homme du monde, pastiches, VII, une page de Renan », *La Vie parisienne*, 1863, p. 655.

JACQUES (pseudonyme), « Choses et autres, *La Vie de Jésus* de Renan », *La Vie parisienne*, 1863, p. 287-288.

M. [MARCELIN], « En carême », En pèlerinage à St-Thomas-d'Aquin, *La Vie parisienne*, 1863, p. 101-102.

X., « Correspondance, à M. J., écrivain », *La Vie parisienne*, 1864, p. 679.

X., « Choses et autres », *La Vie parisienne*, 23 septembre 1865, p. 531.

Z. [DROZ Gustave], « Souvenirs de carême », *La Vie parisienne*, 1864, p. 175-177.

–, « Dernière causerie de l'année, IV Les Livres », *La Vie parisienne*, 31 décembre 1864, p. 740-741.

–, « À la mairie et à l'église », *La Vie parisienne*, 17 juin 1865, p. 323-325.

–, « Dernière causerie de l'année-toilettes », *La Vie parisienne*, 30 décembre 1865, p. 715-726, p. 717.

Des confessionnaires embaumant le patchouli

Catholicisme et mondanité dans *La Vie parisienne* (1863-1900)

Les rapports entre catholicisme et capitales sont ici appréhendés au prisme du journal mondain du Second Empire, La Vie parisienne. Dans la lignée de travaux récents sur la presse, ceux de Marie-Ève Thérenty et d'Alain Vaillant, il est ainsi montré comment, à l'époque de la civilisation du journal, cet organe mondain, sous les apparences d'un discours grivois et irrévérencieux à l'égard de l'Église, nourrit des liens et partage des objectifs avec le catholicisme libéral, incarné par Mgr Dupanloup.

Mots-clés : presse, mondanité, gallicanisme, *La Vie parisienne*, catholicisme.

Patchouli scented confessionals

Catholicism and society life in *La Vie parisienne* (1863-1900)

This paper aims at analysing the relationship between Catholicism and capital cities through the lens of the high society Second Empire magazine : La Vie parisienne. Its theoretical basis draws on the recent trends in Press studies, such as those developed by Marie-Eve Thérenty and Alain Vaillant. Its purpose is to show how, at the time

of the newspaper's civilisation, La Vie parisienne, besides its discourse's sauciness and its humorous disrespect of Church, shares a genuine relationship and common objectives with Liberal Catholicism led by Mgr Dupanloup.

Key words: media, high society life, Gallicanism, La Vie parisienne, Catholicism.

Confesionarios que huelen a patchouli

Catolicismo y mundanidad en *La Vie parisienne* (1863-1900)

Las relaciones entre catolicismo y capitales se profundiza aquí desde el prisma de la revista mundana del Segundo Imperio, *La Vie parisienne*. Siguiendo la línea de trabajos recientes sobre la prensa, especialmente los de Marie-Ève Thérenty y de Alain Vaillant, se demuestra cómo, en la época de la civilización de la revista, este órgano mundano, bajo las apariencias de un discurso licencioso e irreverente hacia la Iglesia, sostiene relaciones y comparte objetivos con el catolicismo liberal, encarnado por Monseñor Dupanloup.

Palabras clave: prensa, mundanidad, galicanismo, La Vie parisienne, catolicismo.